

LANGAGES ET LITTERATURES DU TRAVAIL CHEZ LES ECRIVAINS FRANÇAIS DEPUIS MAI 1968

THIERRY BEINSTINGEL

Écrivain

thierry.beinstingel@wanadoo.fr

Résumé : Quels sont les impacts de la langue managériale (et/ou d'entreprise) sur le langage individuel ? Comment les écrivains se réapproprient-ils le domaine des mots dans la thématique du travail ? Ces questions découlent de l'évolution d'une littérature du travail entreprise depuis mai 1968 et la communication que je propose vise à en retracer les grandes étapes en France et plus particulièrement à mettre en avant les principales caractéristiques d'une littérature du travail qui connaît un succès grandissant depuis ces dernières années.

Mots-clés : langue managériale - littérature contemporaine du travail – travail – littérature

Abstract: This paper proposes a thematic approach of the impact of management language on individual language. Moreover, it gives an interesting survey of the features of the evolution of work literature in France since May 1968.

Keywords: management language – contemporary work literature – work - literature

En France, jusqu'en 1968, associer la littérature et le travail, cela consistait à se placer dans la continuité de la littérature prolétarienne telle que l'avait définie, entre les deux guerres mondiales, l'auteur emblématique de ce courant, Henry Poulaille. En effet, selon lui, l'auteur prolétarien devait : « être né dans le prolétariat. Puis l'éducation : être autodidacte (à l'occasion boursier). Enfin le métier : être ouvrier manuel, employé ou instituteur » (Ragon, 1986: 207). Longtemps cette définition – que l'on peut estimer politique - a prévalu, relayée par Michel Ragon, auteur d'une *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*, un des rares ouvrages qui existait à cette époque sur cette association de la littérature et du travail. Or, cette anthologie a vu ses derniers ajouts à la fin des Trente glorieuses, et les mutations profondes de la société et de l'homme au travail qui se sont déroulées par la suite ont été rarement étudiées dans leur dimension littéraire.

La date de Mai 68 semble un bon choix pour commencer cette étude, car les événements qui se sont déroulés marquent une prise de conscience qui ne s'est pas uniquement focalisée sur un plan politique même si les accords de Grenelle, signés dans l'urgence, ont durablement modifiés les rapports des français au travail. Et la période que nous vivons actuellement, découle encore des choix sociétaux qui ont alors été fait.

Mon intervention va ainsi tenter de replacer la thématique d'une littérature du travail depuis Mai 1968, de tenter d'en discerner les grandes étapes chronologiques et de préciser pour chacune d'elles quelles en sont les caractéristiques, comment le besoin d'écrire sur un tel sujet s'est inséré dans des contextes multiples, sociaux, internationaux, organisationnels, économiques...etc. Bref, comment - et surtout pourquoi - les écrivains s'approprient ce monde du travail, quels sont les enjeux qui en découlent à la fois pour eux-mêmes, et bien entendu pour la littérature en son ensemble.

De mai 1968 au début des années 80 :

La première période couvre une quinzaine d'années pendant laquelle, finalement, il ne se passe pas grand-chose d'un point de vue de la littérature du travail, comme si Mai 68 avait figé les revendications, les avait entérinés à travers les accords de Grenelle et que l'on vivait depuis dans l'attente de quelque chose qui ne venait pas.

Bien sur, il y a les livres des « établis », ces maoïstes qui se sont insérés dans les usines pour préparer alors la révolution. Citons donc *L'Établi*, de Robert Linhart, en 1978, suivi quatre ans plus tard par *L'Excès l'usine* de Leslie Kaplan. Si le premier livre est plus un témoignage qu'une œuvre de fiction, Leslie Kaplan fait preuve d'une originalité poétique beaucoup plus grande pour retracer l'anonymat de l'usine.

Également très novateur quant au style et à ses références purement littéraires, paraît, en 1982 également, *Sortie d'usine* de François Bon, salué par Michel Ragon dans les derniers ajouts de son *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française* comme l'écrivain qui « renouvelle la littérature prolétarienne en utilisant un style plus proche de Claude Simon que d'Émile Zola. » (*idem*: 285).

Or, malgré l'enthousiasme de Michel Ragon concernant les qualités littéraires de ces nouveaux auteurs qui se coltinent au thème du travail, force est de constater que ces écrivains font figure d'égarés dans une littérature encore pétrée en France de structuralisme et de formalisme. De plus, les thèmes traités (l'usine) s'inscrivent dans la continuité d'une littérature politique qui a débuté dans les années Trente. Rien de très novateur donc, comme si l'explosion de Mai 68 n'avait eu aucun effet, ni d'ailleurs le retour de la Gauche au pouvoir en 1981. Il y a toutefois une explication à ce semblant d'immobilisme du début des années 80 : la France n'a pas encore subi les profondes mutations organisationnelles. Le tissu industriel demeure le même avec l'espoir que la Gauche le fasse perdurer par ailleurs. Ainsi, pourquoi les écrivains s'intéresseraient-ils au thème du travail alors que les événements se situent presque à l'opposé de cette valeur avec l'arrivée de la retraite à soixante ans et la création d'un Ministère du temps libre ?

Du milieu des années 80 à la fin des années 90 :

Là encore, c'est une période d'une quinzaine d'années qui s'ouvre, très peu riche en publications romanesques concernant le travail, mais qui révèle tout de même une prise de conscience des écrivains face aux changements de celui-ci. En effet, les crises récurrentes, la montée du chômage et les premiers effets d'un libéralisme devenu planétaire (chute du mur de Berlin comme symbole en 1989) modifient durablement

l'organisation du travail. La France n'échappe pas à ces chocs. La Gauche au pouvoir se résout à la désindustrialisation dès 1983 avec le démantèlement de sa sidérurgie. Commence alors une crise politique de doutes et de confiances qui aboutit aux premières cohabitations avant le retour de la droite en 1995 avec Jacques Chirac. Or, paradoxalement, jusqu'au début des années quatre-vingt dix, les écrivains (qui sont généralement des « capteurs » de toute évolution sociale) ne perçoivent pas ou peu ces changements, peut-être parce que continuent les avancées tant attendues (baisse de l'âge de la retraite, mise en place d'une politique résolument sociale...). Un seul exemple significatif : le démantèlement de la sidérurgie s'accompagne de préretraites dès l'âge de 50 ans avec parfois une garantie de revenu de 90 %. Un autre aspect, purement intellectuel, marque également le désintérêt des écrivains quant au travail.

Cette période coïncide avec l'émergence des sciences sociales et notamment de la sociologie qui occupent le terrain des évolutions sociétales et de leurs explications depuis les événements de 1968. Il n'est pas étonnant que Jean-Paul Goux, sociologue, soit le premier à évoquer la désindustrialisation avec *Mémoires de l'enclave*, une étude sur une usine Peugeot parue en 1986. De même, Pierre Bourdieu, publiera en 1993, une monumentale étude sociologique *La Misère du monde* qui connaîtra d'ailleurs un grand succès public, comme s'il s'agissait d'un roman *best-seller*. Car la différence est en effet ténue entre ces études et des fictions romanesques. Bourdieu, lui-même, annonce dans son introduction à *La Misère du monde* qu'on peut lire ce livre comme « des sortes de petites nouvelles » (Bourdieu, 1993: 9).

Dans ce terrain déjà occupé, peu d'écrivains se lanceront dans la fiction. Citons cependant François Bon et *Temps machine*, qui paraît la même année que l'étude de Pierre Bourdieu, et qui enterre avec lyrisme le monde ouvrier tel qu'il l'avait perçu onze ans plus tôt avec *Sortie d'usine*. Citons aussi Lydie Salvayre qui publie *La médaille*, également en 1993, histoire d'une remise de médailles très caricaturale dans une entreprise. Là encore, le vieux monde se heurte avec un monde en train de se créer mais dont ces écrivains ne peuvent percevoir encore comment il pourrait être. Un seul apporte alors une vision nouvelle : il s'agit d'un inconnu, Michel Houellebecq, qui publie *Extension du domaine de la lutte*, un an plus tard en 1994. Maurice Nadeau, son éditeur, indiquait récemment le caractère novateur de ce livre, écrit « 'J'y ai trouvé

quelque chose de nouveau : il parlait des cadres. A ce moment-là, il travaillait au Sénat, où il s'occupait d'informatique.' » (Nadeau, 2011: 160). Ces deux caractéristiques, l'informatique et ces conséquences sur le comportement au travail ainsi que les prémices d'une littérature « de cadre » annoncent quelques uns des thèmes importants d'un véritable renouveau de la littérature du travail. Mais il faudra encore attendre quelques années pour qu'un véritable élan soit perceptible.

De la fin des années 90 à nos jours :

Avant d'entamer cette partie contemporaine, qui est la plus riche en France, je résume très rapidement les deux périodes précédentes afin que l'on puisse bien mesurer ce qui constitue le terreau d'un renouveau manifeste de la littérature du travail actuellement.

Il se sera donc écoulé quarante ans pour ces deux périodes depuis 1968 et seulement une dizaine d'ouvrages de fiction concernant le sujet du travail se sont distingués dans le paysage littéraire. Autant dire que le renouveau d'une littérature prolétarienne telle que l'espérait Michel Ragon ne s'est pas produit. En revanche, des auteurs tels que François Bon ont apporté de la nouveauté, tant en y mêlant des apports littéraires riches qui faisaient parfois défaut à la littérature prolétarienne qu'en apportant un regain d'intérêt envers un certain réalisme. La prédominance de la sociologie a également occupé le terrain là où les écrivains l'avaient déserté.

Mais l'ensemble de ces inspirations s'inscrit « par réaction » envers un monde dont on perçoit les failles après coup. C'est pourquoi d'ailleurs la disparition de ce qui a été, comme le monde ouvrier, est un des thèmes prédominants abordés par les auteurs : arrière garde plutôt qu'avant-garde ainsi. L'avant-garde, donc, si toutefois elle a existé, pourrait se réduire au cas de Michel Houellebecq qui a su relater une certaine forme de cynisme au travail et qui ne demanderait qu'à se développer par la suite. Notons qu'il n'a pu rendre compte de ce qui se passait parce qu'il l'a vécu « de l'intérieur », il était alors un cadre informaticien.

Le renouveau d'une littérature du travail démarre dès la toute fin des années 90. Les tous premiers livres reprennent le thème déjà vu de la lutte sociale : par exemple, Alain Wegscheider publie en 1998 *Mon CV dans ta gueule* et François Salvaing avec *La boîte* l'année suivante. En 1999 aussi, Amélie Nothomb remporte un grand succès avec *Stupeur et tremblements*, mais l'action de cette entreprise déshumanisante qui forme le cœur du livre se déroule au Japon, cela nous paraît loin des préoccupations françaises.

Cependant, l'année 2000 voit paraître pas moins de dix fictions sur le thème du travail. Je figure d'ailleurs dans ce renouveau avec mon premier roman *Central*. Dans cette rentrée riche sur le thème du travail, la nouveauté concerne l'émergence d'une littérature « de cadre » telle que Michel Houellebecq l'avait annoncé (je me présente d'ailleurs dans la quatrième de couverture comme « cadre d'une grande entreprise de télécommunications »). Un des buts de ces romans est de dépeindre la dureté de la vie en entreprise et l'aliénation de l'individu. C'est particulièrement visible dans *La Question humaine* de François Emmanuel ou dans *Cain et Abel avaient un frère* de Philippe Delaroche. Pour autant, le cynisme annoncé par Houellebecq y est également clairement exposé comme marque du libéralisme le plus débridé. C'est le cas dans *99 francs* de Frédéric Beigbeder qui dénonce le monde publicitaire, en réalité faussement, puisque le lancement du livre se fit lui-même à grand renfort de publicité ! (notons que le passage à l'euro en 2001 permettra de relancer une publication du livre sous le titre *15 euros*).

Autre facette de cette année 2000, l'appréhension morcelée du travail dépeinte dans *Fragments de la vie des gens* de Régis Jauffret et *Petites natures mortes au travail* d'Yves Pagès comme si la réalité de ce monde du travail ne pouvait être visualisée en entier et dont toute la difficulté fictionnelle résidait justement dans cette diversité (ainsi que l'avait d'ailleurs soulignée Pierre Bourdieu dans *La Misère du monde* sept ans plus tôt). Par ailleurs signalons encore François Bon qui signe la même année *Paysage fer* et qui continue ainsi à relater l'envers du décor de la désindustrialisation.

Cette année 2000 marque ainsi le point de départ d'une décennie du renouveau de la littérature du travail. D'ailleurs, entre parenthèse faut-il parler de renouveau car même aux temps les plus glorieux de la littérature prolétarienne, jamais une telle ampleur n'avait été constatée. Pour mesurer cette importance, il faut retenir que trois

fois plus de livres paraissent sur ce thème dans un temps trois fois plus court que la période qui a suivi mai 1968. Il est d'ailleurs difficile de recenser toutes les œuvres de fictions parues dans cette décennie où le thème du travail est le sujet principal. J'en ai personnellement compté plus de soixante-dix.

Il est vrai que cette période est celle qui a le plus mis à mal le travail. La mondialisation, les répercussions des secousses financières de la bourse, la crise endémique du chômage, l'installation de la précarité provoquent une perte des repères traditionnels de l'activité professionnelle. De nouveaux métiers sont apparus, d'autres fonctions se sont recomposées. Les secrétaires ont abandonné la sténodactylographie au profit de la bureautique. Les informaticiens ont pénétré jusqu'à la moindre PME. Les normes de qualité européennes, internationales ont générés de nombreux contrôleurs ou des auditeurs de processus. La technologie et notamment l'informatisation transforment radicalement les échanges professionnels. Les pays autrefois émergents comme la Chine et l'Inde imposent leurs lois économiques. La retranscription littérale du travail par les écrivains est ainsi forcément différente. Le quotidien raconté par les auteurs des décennies précédentes peut-il demeurer le même dans ces conditions ? Les thèmes qui sont abordés dans ces romans sont-ils si distincts ? La vertu et la nécessité du travail est-elle toujours encensée ? Les rêves et les aspirations vers une société meilleure ont-ils toujours cours ?

Dans cette profusion de livres, les thèmes classiques d'une littérature prolétarienne (de classe ouvrière, pourrait-on dire) sont moins présents mais rencontrent tout de même un grand succès comme *Les Vivants et les morts*, paru en 2005, de Gérard Mordillat, qu'il a lui même adapté en feuilleton pour la télévision en 2010. Mais ce succès tient peut-être plus à la nostalgie d'un monde perdu comme l'indique les livres d'Aurélié Filippetti, *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, en 2003, ou ceux de Franck Magloire, *Ouvrière*, et de Martine Sonnet, *Atelier 62*, en 2008. Ces livres ont en point commun le souvenir d'un passé familial ouvrier, mais d'un passé définitivement révolu. Le cas de Martine Sonnet est particulièrement emblématique puisqu'elle est historienne, et même si son livre évoque la mémoire de son père qui fût forgeron chez Renault, c'est bien à une tentative d'historisation de la classe ouvrière qu'elle aboutit. Et par voie de conséquence, on assiste de fait à l'enterrement de la littérature prolétarienne.

Les thèmes nouveaux qui apparaissent sont liés aux nouvelles conditions de travail. Thème de la précarité comme l'évoque Louise Desbrusses, dans *L'Argent l'urgence*, paru en 2004. Thème de l'inanité du travail contemporain, avec Jean Gregor, dans *Jeunes cadres sans tête*, en 2003, dont le titre suffit à toute explication. Cette nouvelle comédie du travail est dénoncée parfois de manière satirique comme avec Corinne Maier, dans *Bonjour paresse*, en 2004, titre également évocateur. Mais également de manière plus subtile en plaçant en porte à faux l'élan créateur et le travail destiné à tout niveler. Ainsi Lydie Salvayre, qui nous avait déjà gratifiés de *La Médaille* en 1993, dénonce quatorze ans plus tard avec *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, les collusions entre l'art et le travail.

Dans son roman, un écrivain est chargé de rédiger une biographie avantageuse d'un roi du hamburger. On frôle ainsi le *story-telling*. Mais il est vrai aussi que le rôle de l'écrivain a changé. Il est contraint pour gagner sa vie de participer de plus en plus à la vie sociale (ateliers d'écriture, résidences), au risque de devenir un animateur socioculturel... Citons deux livres issus d'un « travail » d'un tel type : celui de Sylvain Rossignol, *Notre usine est un roman*, en 2008, résultat d'une commande d'un comité d'entreprise, et surtout le retour de François Bon avec *Daewoo*, en 2004, qui raconte son intervention dans un collectif de chômeur issus de Daewoo.

Et cela pose justement la question très importante du statut de l'écrivain face au sujet du travail. Force est de constater que ceux qui se risquent le mieux à ce thème sont issus du monde du travail qu'ils dépeignent, ou alors le connaissent particulièrement : c'est le cas d'Élisabeth Filhol qui a écrit en 2010, *La Centrale*, sur les centrales nucléaires en France : sans connaître aucunement ce domaine, elle a toutefois été auditrice dans l'Industrie. Lorsque Delphine De Vigan publie *Les Heures souterraines* en 2009, le personnage féminin qui se débat dans sa vie professionnelle est puisé d'une expérience au travail antérieure.

Ainsi, rares sont les écrivains (qui se consacrent exclusivement à l'écriture) qui se risquent ainsi au thème du travail comme si le roman, l'art de fabriquer des fictions les tenaient éloignés de toute tentative de restitution de la vie la plus prosaïque et laborieuse. Et c'est pourquoi, malgré l'apparente profusion actuelle des livres sur le travail, la portée demeure limitée en France où paraissent plus de mille nouveaux

romans par an. Pour se frotter au thème du travail, il faut avoir un esprit résolument « militant », considérer que les problèmes du quotidien sont dignes d'intérêt romanesque. Cette manière d'appréhender le monde me paraît moins naturelle en France qu'ailleurs, comme par exemple au Etats-Unis où cette tradition me semble intégrée dans le paysage littéraire depuis Faulkner. Pour autant, des auteurs comme François Bon, Lydie Salvayre montrent un intérêt régulier et persistent dans cette voie.

C'est aussi mon cas, puisque j'ai fait paraître *Composants* en 2003, *CV roman* en 2007 et *Retour aux mots sauvages* en 2010, tous inspirés par le thème du travail. Mais il est vrai que je continue à travailler comme « cadre dans une grande entreprise de télécommunications » et que cette position est particulièrement privilégiée pour observer les évolutions de notre monde au travail.

Et justement, parmi les évolutions les plus récentes, citons la sur-organisation des entreprises qui aboutit à un contrôle parfait des individus au travail. La question du langage par exemple est au cœur de la préoccupation des entreprises. Jamais il n'y a eu autant de « Services de communication » complètement disproportionnés par ailleurs par rapport aux enjeux réels. Mais cela montre que le véritable défi des entreprises est bien de récupérer le langage à leurs profits et sous toutes ses formes. C'est ce que j'ai tenté de montrer dans l'ensemble de mes livres. Avec *Central* où l'entreprise (et je parle ici de toute entité d'organisation du travail pas seulement de la mienne) tente de hiérarchiser la valeur des mots. Avec *CV roman*, où je montre comment le langage normatif des CV influe sur nos vies. Avec *Retour aux mots sauvages* où la perte totale d'autonomie des téléopérateurs obligés d'utiliser des mots édictés par l'entreprise a aboutit à une réelle vague de suicides.

Et c'est pourquoi, en guise de conclusion, je voudrais insister sur l'intérêt qu'il y a pour les écrivains d'aborder de front la langue d'entreprise par le biais de la littérature, car c'est d'abord tenter de rétablir ce qu'une langue semble devoir être. C'est combattre une spécificité inégalitaire, c'est dénoncer un esprit de conquête incompatible avec une langue maternelle (Pierre Bourdieu disait « originelle » à la place de maternelle). On entend souvent nos intellectuels français dénoncer l'anglais ; il ne s'agit pas tant de se méfier de l'anglicisation de notre langue que de savoir pourquoi et comment l'anglais

devient cette langue commune, notamment à travers la langue des affaires et de la mondialisation.

En prendre conscience, c'est non seulement démasquer l'esprit de conquête d'une langue des affaires mais encore reconnaître qu'un tel langage est devenu si actif, si autonome et si puissant qu'il est en passe de changer profondément le rapport à la langue maternelle de tous les pays développés et cela, pour la première fois dans l'histoire humaine. En prendre conscience, c'est sans doute aller au-delà du simple réalisme (ou du renouveau d'une certaine forme de réalisme avec lequel on associe le renouveau de la littérature du travail). Dominique Viart qui a écrit un remarquable ouvrage (*La Littérature française au présent*) qualifie la littérature contemporaine de « figurale » : « profuse et variée, elle se soustrait aux étiquettes » (Viart, 2008: 525). Je préférerais pour ma part qu'elle soit moins « figurale », moins « réaliste » mais beaucoup plus « clairvoyante ».

Bibliographie :

- BEIGBEDER, Frédéric (2000). *99 Francs*. Paris: Grasset.
- BEINSTINGEL, Thierry (2000). *Central*. Paris: Fayard.
- BEINSTINGEL, Thierry (2003). *Composants*. Paris: Fayard.
- BEINSTINGEL, Thierry (2007). *CV roman*. Paris: Fayard.
- BEINSTINGEL, Thierry (2010). *Retour aux mots sauvages*. Paris: Fayard.
- BON, François (1982). *Sortie d'usine*. Paris: Éditions de Minuit.
- BON, François (1993). *Temps machine*. Paris: Verdier.
- BON, François (2000). *Paysage fer*. Paris: Verdier.
- BOURDIEU, Pierre (1993). *La Misère du monde*. Paris: Seuil.
- DELAROCHE, Philippe (2000). *Caïn et Abel avaient un frère*. Paris: L'Olivier.
- DESBRUSSES, Louise (2004). *L'Argent l'urgence*. Paris: P.O.L.
- EMMANUEL, François (2000). *La Question humaine*. Paris: Stock.
- FILHOL, Elisabeth (2010). *La Centrale*. Paris: P.O.L.
- FILIPPETTI, Aurélie (2003). *Les Derniers jours de la classe ouvrière*. Paris: Stock.
- GOUX, Jean-Paul (1986). *Mémoires de l'enclave*. Paris: Mazarine.
- GREGOR, Jean (2003). *Jeunes cadres sans tête*. Paris: Mercure de France.
- HOUELLEBECQ, Michel (1994). *Extension du domaine de la lutte*. Paris: Maurice Nadeau.

- JAUFFRET, Régis (2000). *Fragments de la vie des gens*. Paris: Verticales.
- KAPLAN, Leslie (1982). *L'excès l'usine*. Paris: P.O.L.
- LINHART, Robert (1978). *L'Établi*. Paris: Éditions de Minuit.
- MAIER, Corinne (2004). *Bonjour paresse*. Paris: Ed Michalon.
- MORDILLAT, Gérard (2005). *Les Vivants et les morts*. Paris: Calmann-Lévy.
- NADEAU, Maurice (2011). *Le chemin de la vie*. Paris: Verdier.
- NOTHOMB, Amélie (1999). *Stupeur et tremblements*. Paris: Albin Michel.
- PAGÈS, Yves (2000). *Petites natures mortes au travail*. Paris: Verticales.
- RAGON, Michel (2005). *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*. Paris: Le Livre de poche.
- ROSSIGNOL, Sylvain (2008). *Notre usine est un roman*. Paris: Atelier la Découverte.
- SALVAING, François (1998). *La Boîte*. Paris: Fayard.
- SALVAYRE, Lydie (1993). *La Médaille*. Paris: Seuil.
- SONNET, Martine (2008). *Atelier 62*. Cognac: Le temps qu'il fait.
- SALVAYRE, Lydie (2007). *Portrait de l'écrivain en animal domestique*. Paris: P.O.L.
- VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2008). *La Littérature française au présent*, 2^e édition augmentée. Paris: Bordas.
- WEGSCHEIDER, Alain (1998). *Mon CV dans ta gueule*, Paris: Éditions Pétrelle.